

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 70 (1925)  
**Heft:** 6

**Artikel:** La bataille de Morat [fin]  
**Autor:** R.V.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340889>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

LXX<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 6

Juin 1925

## La bataille de Morat.

(Fin.)

« La vraie signification du triomphe des Suisses dans les guerres de Bourgogne est surtout militaire. Ces victoires peuvent être mises en parallèle avec celles des Grecs à Marathon et à Platée, car Grandson et Morat furent également le point de départ d'une nouvelle et brillante période de l'art de la guerre. La tactique suisse se répandit dans l'Europe entière et les soldats des cantons sont les ancêtres de toutes les infanteries européennes. »

Dellbrück,  
Prof. à l'Université de Berlin. <sup>1</sup>

*Panique de l'infanterie. Résistance de la garde et des Anglais. Mort du duc de Sommerset et du comte de Luxembourg. La lutte pour les drapeaux. Désastre de la cavalerie. Mouvement du corps de Hertenstein contre Greng. Sortie de la garnison de Morat. Le corps d'Antoine de Bourgogne est jeté dans le lac à Meyriez.*

*Poursuite jusqu'au delà d'Avenches par la cavalerie confédérée du duc de Lorraine, des comtes de Thierstein et de Gruyère.*

*Fuite de Charles le Téméraire jusqu'à Morges et Gex. Retraite du comte de Romont. Partage du butin. Paix de Fribourg entre la Savoie et les Suisses. Fin de la guerre. Mort du duc de Bourgogne à Nancy, le 3 janvier 1477.*

Lorsqu'il apprend que l'ennemi est maître du plateau de Burg, le duc tente de ramener dans la plaine les troupes expédiées au secours des avant-postes. Il fait transmettre l'ordre aux archers à cheval anglais de rompre le combat et de se retirer dans le camp. Cet ordre inexécutable augmente la confusion ; les archers, mêlés aux débris de la gendarmerie

<sup>1</sup> H. Dellbrück, *Perser und Burgunder Kriege*, Berlin 1887, p. 261-62.

du sire de Mailly, serrés de près par les lances du duc de Lorraine, sont entraînés par les fuyards qui dévalent de Chantemerle sur les camps. L'infanterie, en train de se former dans le bas-fond de Hinter-Prehl, voit arriver sur elle ces trombes de chevaux et, sans attendre le choc, tourne le dos<sup>1</sup>.

Pour arrêter une déroute, il faut quitter les troupes qui lâchent pied, se porter en arrière et les rallier sur une nouvelle position. Le duc songea, peut-être un instant, à s'accrocher au terrain sur les hauteurs de Courgevoux ou derrière la coupure du Chandon ; la rapidité de l'action ne lui en laissa pas le temps : « Toute l'armée fut mise en déroute pendant le temps d'un *miserere* », dit Panigarola. Il perdit la bataille parce qu'il n'était pas prêt à recevoir l'attaque<sup>2</sup>. Tous les chroniqueurs insistent sur la surprise des camps et sur la panique qui se propagea instantanément<sup>3</sup>.

Charles, donc, sent la partie perdue, il galope le long des fuyards, les harangue, les invective, les frappe. L'épouvante glace les cœurs, rompt tous les liens de la discipline et chasse devant elle ces multitudes fouettées par le cri sinistre de « Sauve qui peut ! ». Désespéré, hagard, sans plus donner d'ordres, le Téméraire s'abandonne à son sort, plus vite encore qu'à Grandson<sup>4</sup>. Le mugissement du taureau d'Uri sonne le hallali aux troupes du grand duc d'Occident.

Entre 1 h.  $\frac{1}{2}$  et 2 heures, le mouvement de recul a gagné tout le front et s'est communiqué à l'arrière. La cavalerie suisse, lancée à fond de train, aborde les camps. Quantité de détachements du 2<sup>e</sup> corps, entre Ziegerli et Meyriez, sont chargés au moment où ils sautent en selle et aussitôt dis-

<sup>1</sup> Molinet : « Le duc délibéra de faire retirer par ordre les dits archers ; lesquels en démarchant furent poursuivis des ennemis de si près qu'ils ne pouvoient retourner sans recevoir coup de main, pourquoi ils donnèrent la fuite, et conséquemment tous les piétons estant illec, qui desja commençoient eulx mettre en train de bataille, et pareillement les hommes d'armes, cheurent en desroy. » (O. 465). D'Appiano, Gex, 23 juni 1476, Dep. mil. CCLI) O. 313.

<sup>2</sup> Panigarola, 8 juillet, O. 353.

<sup>3</sup> « A peu de deffence fut déconfit le dit duc et mis en fuite. » (Ph. de Commines) O. 456. « L'approche des ennemis fut tant soubdaine. » (Molinet) O. 465. Etterlin, O. 488. Panigarola 25 juin.

<sup>4</sup> « Le duc Charles fut si espouventé, luy veant que les Suisses venoient de toute puissance, et qu'il veoit mettre à mort ses gens, il prit la fuite.. » (Chronique de Lorraine, O. 432). « So floch der Hertzog von Burgunn selbst so best er möcht. » (Etterlin, O. 488).

persés, d'autres sont égorgés dans leurs tentes<sup>1</sup>. Le reste s'enfuit vers Greng.

A l'aile droite, au milieu du désordre croissant, les troupes de la garde tentent, cependant, de résister à Bois-Dominge et au Mont-des-Vignes. Les brillants escadrons de la maison du duc et les archers du corps demeurent, quelque temps, fermes dans la tourmente et font même reculer l'assaillant<sup>2</sup>. A l'aile gauche, Jacques Galeoto tient avec ses compagnies d'ordonnance<sup>3</sup>. Ces îlots de résistance sont à leur tour balayés. Enfin, derniers de tous, les Anglais du duc de Sommerset se font tuer sur place, au milieu des charges qui les enveloppent de leurs tourbillons vertigineux. La magnifique attitude des Anglais suspend un instant la ruée victorieuse des Suisses. Sommerset contre-attaque avec ses archers à cheval ; ils sont écrasés. Lui-même, frappé d'une balle est désarçonné et tué<sup>4</sup> ; avec lui tombent Philippe de Camperby et le sire d'Aimerie. Les corps de 800 Anglais couvrent le sol qu'ils ont héroïquement refusé de céder<sup>5</sup>.

Cette digue rompue, plus rien, désormais, n'arrête la poursuite. Pourtant, quelques groupes de braves défendent les drapeaux. Un homme du Hasli, Leonard Moser, s'empare de la bannière du Grand-Bâtard Antoine<sup>6</sup>. Plus loin, « ce bon et vaillant » Jacques de Maas, l'écuyer du duc, meurt enveloppé dans les plis de l'étendard de Bourgogne<sup>7</sup>. Ensuite, dans la cohue inerte des fugitifs, les Suisses font, sans peine,

<sup>1</sup> Etterlin, O. 488.

<sup>2</sup> « Toutefois les archers de corps, mettans pied à terre et se resserrans avec les Anglois, tindrent bride à l'ennemy pour quelques temps, voire qu'ilz le feirent reculer en arrière... » (Gollut, O. 437.). « Sie wurden zwar vom Herzogs Karls Leibwache und den englischen Schützen in etwas zurückgetrieben. » (Fugger, O. 451). Barante, II 522.

<sup>3</sup> « Si ne demoura en son entier que l'hostel (la maison du duc) et la personne de Jacques Galliot. » (Molinet O. 465).

<sup>4</sup> Pontus Henterus, O. 422. Gollut. O. 437. Fugger, O. 451. Kageneck au Conseil de Strasbourg, O. 310.

<sup>5</sup> Gollut, O. 437. V. Rodt, II, 274. Il s'agit peut-être de Thomas frère d'Henri et d'Edmond, dernier duc de Sommerset, de la maison royale de Lancastre. (Voir J. de Muller VIII, 84, n. 394).

<sup>6</sup> Jean de Muller, VIII, 85.

<sup>7</sup> « Et là mourut... ce bon et vaillant escuyer Jaques du Mas, l'estendard du duc de Bourgogne en ses bras, qu'onques ne voulut abandonner. » (Olivier de la Marche, O. 434). Fugger, O. 451. V. Rodt, II, 274. Pontus Heuterus, O. 422. L'arsenal de Soleure possède une belle collection de bannières conquises dans les guerres de Bourgogne. Le No 11 provient de Morat.

une riche moisson de drapeaux, de pennons et d'oriflammes.

Le duc de Lorraine altéré de vengeance, les lances du comte de Gruyère, les gens d'armes bâlois et argoviens, rivalisent d'ardeur, pourchassent, taillent et hachent sans répit. Derrière eux, l'infanterie qui, dans l'ivresse de la poursuite, s'est éparpillée en profondeur, achève tout ce que les lances des cavaliers ont mis par terre<sup>1</sup>. Pas de quartier. Pas de privilèges de naissance. La plus haute noblesse ne sauve personne des coups de hallebarde. C'est en vain que Jean de Luxembourg, comte de Marle, le fils aîné du connétable de Saint-Pol, offre une rançon énorme pour sa vie<sup>2</sup>, il périt comme un simple mercenaire lombard, ainsi que le sire de Grimberghe, Georges de Rosimbos, Rolin de Bournonville et 1500 gentilshommes<sup>3</sup>. On entend le « Harus ! » terrifiant des Schwytzois, le « Berne et St-Vincent ! », le cri joyeux du Haut-Pays : « En avant, la Grue ! », le roulement sourd des tambours et l'appel incessant : « Briey, Grandson ! venge ! » Des essaims d'« enfants perdus », agiles et entraînés à la course, se glissent entre les chevaux, et, tout en parant les coups, empoignent les rênes des gens d'armes bourguignons, et les arrachent de leur selle — ces milliers de cavaliers fuient au triple galop sur la route de Faoug, s'enfoncent dans les bois de Courgevoux, se précipitent dans les ravins du Chandon. L'infanterie découverte, abandonnée, se laisse massacrer « sans montrer son visage à l'ennemi ». Des malheureux se jettent à terre, enlèvent leur casque et attendent la mort les bras étendus<sup>4</sup>.

Pendant que la poursuite talonne l'ennemi, et que le comte de Gruyère intercepte déjà la route de Lausanne, au delà de Faoug<sup>5</sup>, le chevalier de Hertenstein avec l'arrière-

<sup>1</sup> Etterlin, O. 488. Basin, O. 462. Diebold Schilling. Barante, II, 522.

<sup>2</sup> 25 000 ducats (Panigarola, 29 juin).

<sup>3</sup> Jacobus de Meyer : « Helvetie pro consuetudine habetant, ut nobilem neminem, quicumque esset, redemptione servarent ». O. 421. Olivier de la Marche, O. 434. Molinet, O. 465. « Et plusieurs personnages dignes de louagnes, qui ne daignèrent montrer la fuite, jusqu'à nombre de six à sept mille. » (Molinet, O. 465). Jac. de Meyer, O. 419. Gollut, O. 437. Wavrin de Forestel, O. 467.

<sup>4</sup> Panigarola, St-Claude, 25 juin. Edlibach, O. 484.

<sup>5</sup> Jean de Muller, VIII, 85.

garde des Confédérés, a passé au sud de Villars-les-Moines, s'est dirigé sur Courgevoux et, par une conversion à droite, s'est rabattu dans la direction de Greng. L'étreinte meurtrière de l'armée victorieuse est, maintenant, complète. Tout ce qui n'a pas dépassé Faoug va être acculé au lac<sup>1</sup>.

La division d'Antoine de Legnana, occupe encore les tranchées, au sud de Morat. Par trois fois, elle a repoussé des sorties de la garnison<sup>2</sup>. Mais Bubenbergh observe la bataille ; il voit se dessiner le mouvement de Hertenstein. Le moment est favorable ; avec 600 hommes, il lance une vigoureuse contre-attaque sur Meyriez. Le corps de Hertenstein, de son côté, s'avance du Mont des Vignes, chassant devant lui les restes de l'aile droite dans la direction de la route, entre Meyriez et Greng. Les Lombards campés sous les noyers, sur la rive, sont surpris et jetés dans le lac. Le Grand-Bâtard s'échappe vers Faoug, pendant que les débris de son corps d'armée périssent. Il ne doit son salut qu'à la gaillardise de son cheval ; toute retraite est coupée à ses gens. Les compagnies italiennes du comte de Celano sont poussées à l'eau et noyées. Les Lombards de Ludovic Tagliano se défendent en désespérés<sup>3</sup>. Plusieurs centaines de cavaliers essaient de gagner le camp de Romont, à Montilier, en longeant la rive au pied des murs de Morat. Trompés par les roseaux qui couvrent les grèves, ils sont tous engloutis par les flots. Traqués par les fantassins de Hertenstein, d'autres s'avancent dans l'eau, serrés les uns contre les autres : « On croyait voir nager une quantité de mouettes », raconte Etterlin. Bientôt le sol fangeux s'enfonce sous le poids des chevaux. Les hommes qui surnagent sont poursuivis par des bateaux d'où les haches d'armes et les arbalètes font terrible besogne. Deux

<sup>1</sup> Tschudi, O. 511. Chronique de Lorraine : « L'arrière-garde que puissante estoit, vint charger dedans à si grande furie, que les Bourguignons furent tous troublez ». (O. 432). Remi, O. 434. V. Rodt, II, 275. Wattelet, 60. Molbinger.

<sup>2</sup> Chronique de Lorraine, O. 432. Molinet : « Ceuls de la ville, sortirent par trois fois de leurs forts, et par trois fois furent reboutés ». O. 465. D. Schilling.

<sup>3</sup> Petrasancta, Turin, 30 juin. Dep. mil. CCLXIV. Panigarola, 9 juillet, Salins, Dep. mil. CCLXVIII. C'est là que tombent Ant. de Legnana et J. François Troylo.

à trois mille hommes disparaissent dans les profondeurs du lac <sup>1</sup>.

Au delà de Faoug, l'infanterie, harassée, cesse de poursuivre. La cavalerie, mêlée aux fuyards, galope toujours, grisée de vitesse, emportée par une frénésie de carnage <sup>2</sup>. Au passage du Chandon, le flot s'immobilise. Le pont est encombré, des chariots renversés obstruent la route. Les Bourguignons esquissent une dernière résistance ; lutte courte et acharnée. Panigarola est pris dans la bagarre, il faillit y rester. L'ambassadeur du roi d'Espagne qui galope près de lui, reçoit deux coups d'épée sur la tête, son cheval se dérobe. Panigarola pique des deux et s'échappe « par la grâce de Dieu ». « Mais, écrit-il quelques jours après, je me souviendrai de ce danger jusqu'à mon dernier jour <sup>3</sup> ».

Le pont franchi, la course folle continue à travers la plaine élargie. Vainqueurs et vaincus traversent Avenches comme un ouragan, remplissent les rues de tumulte, de cris de mort et d'épouvante <sup>4</sup>. Entre Avenches et Payerne, la cavalerie suisse s'arrête enfin ; les chevaux sont fourbus <sup>5</sup>, les trompettes sonnent le ralliement. Lances hautes, chargés de trophées, les gens d'armes de Lorraine, de Soleure, de Bâle, d'Argovie, de Strasbourg et de Gruyère reprennent le chemin de Faoug <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Fugger, O. 451. Edlibach, O. 484. Etterlin, O. 488. Bonstetten, O. 493. Chant de Viol, 14e strophe. Füssli, O. 506. Pierre de Blarru, O. 425. Tusch, chant de Morat, Strasbourg, 1477, 39e et 41e strophe. Chant de Veit Weber, 21e strophe : « Ils sont dans l'eau jusqu'au menton... on les tire comme des canards... Le lac est rouge de sang, on l'entend crier et se lamenter. » Fugger, O. 451. Edlibach, O. 484. Chant de Zoller, 10e strophe. Füssli, O. 506. Peter-Roth à Bâle, O. 391. Les capitaines zuricois, 24 juin, O. 315.

<sup>2</sup> « Eptingen, Thierstein, Gruyère et le duc René plus ardent de haine et de vengeance... » (Barante, II, 522.)

<sup>3</sup> Panigarola, St-Claude, 25 juin. Molbinger à Ravensbourg, O. 339. Id. 342. Blarru : « Un défilé arrête la poursuite ». O. 424. Molbinger, lettre du 27 juin 1476, à Nuremberg : « Ober ein brucken gedrungen... » O. 339-342. Panigarola au duc de Milan, 25 juin : « Mais quand je vous écrivais cette nuit-là, mon cœur et mon âme tremblaient encore lorsque je songeais à la poursuite des Suisses et la terreur que j'avais eue pendant ce jour ».

<sup>4</sup> Fugger, O. 451. Edlibach, O. 484. Füssli, O. 506. Tschudi, O. 512. Chronique de Lorraine, O. 432.

<sup>5</sup> Kageneck au Conseil de Strasbourg, O. 310. « Bis gen Betterlingen » (Payerne) Etterlin O. 489. Lettre de Molbinger, O. 342. Füssli, O. 506-07.

<sup>6</sup> « Vespre estoit quand de la chasse revenus estoient. » (Chronique de Lorraine O. 432).

A Faoug, la terreur règne, le chaos est indescriptible. Le soir tombe. Des incendies s'allument ; on s'égorge dans les décombres, des fugitifs ne trouvant plus d'issue, refluent, jetant leurs armes, tournoient comme des bêtes apeurées<sup>1</sup>. Ils se cachent dans les maisons, dans les blés, dans les fours même, d'où on les arrache pour les tuer. Ceux qui grimpent sur les arbres sont transpercés par les longues piques ou tirés comme des oiseaux, à coups d'escopettes<sup>2</sup>. Des filles de joie se jettent aux genoux des soldats, la poitrine découverte ; on leur fait grâce et on les laisse courir<sup>3</sup>.

Des bandes de fuyards se répandent sur le Pays de Vaud, repassent le Jura ou courent jusqu'au lac Léman. A Genève, le peuple ameuté assaille quelques centaines de Lombards, dernier remous de la bataille, et les noie dans le Rhône, au quartier de Saint-Gervais<sup>4</sup>.

A cette heure, tandis que son armée agonise, le Téméraire fuit, éperdument, la mort dans l'âme, à travers les forêts du Jorat où la nuit le surprend. Son fou ne l'a pas quitté ; quelques douzaines de lances fidèles le suivent. Son beau rêve de domination est anéanti ; Messieurs des Hautes Ligues se sont mis en travers de ses projets, et le royaume de Nouvelle Bourgogne qui devait s'étendre de la mer du Nord à la Méditerranée, est fort compromis. Les visions terribles de la défaite le poursuivent, et les hurlements des Suisses résonnent encore à ses oreilles. Pour la seconde fois en quatre mois, il tourne le dos à ses ennemis et se retrouve vaincu, fugitif et humilié, lui, le prince « fier et de haut courage ». Il a conscience que « grand déshonneur et horrible dommage trespacha ce jour sur la maison de Bourgogne,

<sup>1</sup> « Quand le soleil s'inclina vers le bord des montagnes, on se battait encore... » (Chant de Veit Weber, 27e strophe). Tschudi, O. 512.

<sup>2</sup> Chant de V. Weber, 23e strophe. Etterlin, O. 488. Füssli, O. 507. Tschudi, O. 512.

<sup>3</sup> « On n'en abusa point, mais on les laissa passer leur chemin. » (Bullinger). Tschudi, O. 512.

<sup>4</sup> Chronique de Michel Roset, citée par J. de Muller, VIII, 88. Quand le duc de Bourg. apprit ce guet-apens, il jura de se venger et de prouver à Genève qu'on n'insulte pas impunément un grand prince. Ses menaces restèrent sans effet. (Panigarola, 3 juillet, Dép. mil. CCCXVI).



qui longuement paravant avoit esté de glorieuse renommée <sup>1</sup> ».

Au milieu de la nuit, il entre à Morges, prend un court repos, entend la messe à St-Nicolas <sup>2</sup>. A l'aube, il repart comme un halluciné pour Gex, où sa belle amie, la duchesse Yolande de Savoie l'attend. <sup>3</sup>

Il a couru 25 lieues en 24 heures. Il est livide, couvert de poussière et si hors de lui, qu'après avoir mis un genou en terre et baisé la main de la duchesse, il lui fait une scène violente, s'oublie jusqu'à l'insulter, lui reprochant ses tentatives de paix séparée avec les Suisses. Puis, il ordonne à Olivier de la Marche de l'enlever et de l'enfermer au château de Rouvre, près Dijon. Après quelques jours passés à Gex, il gagne Salins et réunit une nouvelle armée pour venger son honneur terni <sup>4</sup>.

Veit Weber, dans le chant de Morat, composé au lendemain de la victoire, raille le duc et rit de ses déboires :

Tu nous a menacés comme des mendiants,  
Les Suisses ne te demandent pas de pain,  
Ta rage et ta fureur ne peuvent les effrayer.  
Leurs bâtons de mendiants s'appellent piques et lances,  
Ils te les enfoncent entre les dents.  
Beau duc ; bon appétit !

(32e strophe)

Le chanteur reçut de la ville de Fribourg, un écu d'or aux armes de la ville, du poids de 2 onces 1 quart. (Comptes de Fribourg), O. 628.

Autour de Morat, le 22 au soir, le canon continue à tonner ; des boulets tombent encore dans la ville. Les troupes qui rentrent de la poursuite sont trop épuisées pour engager un nouveau combat. Du reste, Romont averti du désastre,

<sup>1</sup> Molinet, O. 465. Tous les chroniqueurs du temps parlent de la « fuite honteuse » du duc Charles. Commynes attribue sa maladie de Lausanne à la tristesse qu'il eut de la honte de Grandson. Sa conduite à Morat fut sévèrement jugée : Basin : « foedissima et ignominiosissima fuga elapsus ». O. 462. Remi : « Le duc de Bourgogne se sauva de vitesse, O. 434. Berne à l'évêque de Sion, 3 juillet, O. 345. Bern an Memmingen, 24 juin : « le duc se deshonora de nouveau, en abandonnant le champ de bataille ». O. 317. « Après telles rompures, le duc ne put avoir que petite obeysance ». (Olivier de la Marche).

<sup>2</sup> Füssli, O. 507. Tschudi, O. 513. Verdeil I. 291, 92.

<sup>3</sup> Il arrive à 6 h. du soir. ((d'Appiano, 23 juin, Gex, Dép. mil. CCLI).

<sup>4</sup> D'Appiano, 23 juin, Dép. mil. CCCLI. Panigarola, 30 juin (Archives de Venise), O. 335. Commynes, O. 452-457. D'Appiano, 30 juin, Dép. mil. CCLXII Olivier de la Marche, O. 434-435. Gollut, O. 437. Molinet, O. 466. J. de Muller VIII, 94-97.

abandonne son camp de Montilier, et se dirige vers le Grand Marais, espérant s'échapper par le Vully. Au passage de la Broie, à Sugiez, il est arrêté par les postes de la garnison de Neuchâtel et du détachement d'Anet. Il rebrousse chemin, vivement poursuivi, et se lance vers le Sud, à travers les forêts de Galm, passe à Cressier, et parvient dans la nuit à Romont, où il s'enferme avec 2000 hommes. Il a perdu 4 à 5000 hommes dans cette retraite. Antoine d'Orly a été tué, ainsi que le sire de Montaigu <sup>1</sup>.

Vers 6 heures du soir, tout est fini. Morat est délivrée. Du château d'Oberburg aux portes d'Avenches, le sol est couvert de cadavres d'hommes et de chevaux <sup>2</sup>. On peut évaluer à 15 000 le chiffre des Bourguignons tués. « Presque toute l'infanterie est détruite, de même que les archers », affirme Panigarola, le 25 juin. Les premiers rapports mentionnent, en général, 10 000 tués ; dans la suite, on en vint à parler de 20 000 et même de 30 000 morts. Le lendemain de la bataille, l'avoyer de Berne fit donner l'ordre aux habitants de la contrée d'enterrer les corps qui gisaient sur leurs terres. On compta ainsi 22 065 cadavres <sup>3</sup>. Les Suisses perdirent un millier de tués et plusieurs centaines de blessés.

Au crépuscule, les troupes s'assemblèrent dans les camps pour la prière d'actions de grâces. Le soir même, des courriers de victoire, un rameau vert à leur casque, partirent dans toutes les directions sur des chevaux rapides <sup>4</sup> ; et les cloches sonnèrent du Jura aux Alpes.

<sup>1</sup> V. Rodt, II, 277-78. Etterlin, O. 489. Diebold Schilling. Lettre de Kageneck à Strasbourg, 23 juin, O. 310.

<sup>2</sup> Quelques centaines de cavaliers s'échappèrent par le Vully, une partie d'entre eux furent atteints et exterminés au pont de Salavaux par les gens de Hertenstein et de Thierstein. May, III, 550. « La route, jusque là présentait un horrible spectacle, tout était couvert de cadavres. » (Bullinger, cité par J. de Muller, VIII, 87).

<sup>3</sup> Les capitaines glaronnais, rapport du 22 juin : 10 000. Kageneck : 10 000. D'Appiano : 10 000. Panigarola : 10 000. Capitaines Lucernois : 10 000. Petrasancta, 30 juin : 12 000. Greffier Rüschi, à Bâle : 17 000. Molbinger : 16 000. Prévôt d'Amsoldingen : 20 000. Roth, à Bâle, : 20 000. Knebel : 22 065. Jacques du Clerc : 22 700. Tschudi : 26 000. Commines : 18 000. Bullinger : 30 000. Rapport des hérauts et poursuivants : 22 700. May : 600 blessés Suisses (III, 556).

<sup>4</sup> « On donna 20 sols à celui qui apporta les premières nouvelles de la détresse faite devant Morat par Messeigneurs des Alliances, le samedi jour des 10 000 martyrs. » (Chambrier, Histoire de Neuchâtel. O. 667).

Le duc de Lorraine se logea dans le pavillon de Charles qui lui échut en partage avec toutes les richesses qu'il contenait. Les jours suivants, on fit la répartition du butin qui, selon Etterlin, n'était qu'un « misérable enfantillage » à côté de celui de Grandson. On trouva, cependant, toute la garde-robe du duc, son trésor, sa chapelle avec des statues de saints en or massif, des crucifix d'or enrichis de diamants, un tabernacle d'or, l'autel, les candélabres, les reliquaires.

Un matériel de guerre considérable causa une grande joie dans les contingents : 100 canons dont 63 en état de servir<sup>1</sup>, 2 à 300 bannières, 1000 tentes, 400 pavillons, des monceaux de cuirasses, de harnais, d'armures complètes, d'haquebuses et d'arbalètes, des chevaux et des chariots par centaines, des vivres et du fourrage en abondance<sup>2</sup>.

Le 24 juin, le Conseil de Berne envoyait un ordre du jour de félicitations à ses troupes en campagne, débordant de fierté et de gratitude : « Maintenant, il ne manque plus qu'une chose à notre bonheur, c'est la paix, une paix solide. La guerre seule amène la paix ; la terreur des armes la fortifie. Que Dieu nous donne force et sagesse<sup>3</sup> ».

La paix fut signée à Fribourg, le 12 août, entre les Suisses, la Savoie et le duc de Milan ; le duc de Bourgogne restait seul, en face de ses implacables ennemis. La guerre qui durait depuis plus de deux ans, devait se prolonger encore sept mois. Elle se termina à Nancy par la mort de Charles le Téméraire et la destruction de sa dernière armée, sous les efforts combinés du duc de Lorraine et des Suisses. Louis XI, à cette heureuse nouvelle, en manière d'oraison funèbre, murmura son proverbe favori : « Quand Orgueil devant chevauche, Honte et Dommage le suivent de bien près<sup>4</sup>. » Louis XI

<sup>1</sup> « Toute l'artillerie est perdue. » (Panigarola, 25 juin). Remi : « 63 pièces non aucunement endommagées » O. 434. Molbinger : 70 canons dont 4 bombardes, O. 341. D'Appiano : Toute l'artillerie est perdue, O. 311. Molinet, O. 466. Remi, O. 434. Chronique de Lorraine.

<sup>2</sup> « En somme, tout est resté entre les mains des Suisses. » (Panigarola, 25 juin). Lettre du prévôt d'Amsoldingen, 28 juin, O. 325. Fugger, O. 451. Knebel, O. 502. Tschudi, O. 512. Rapport des capitaines de Glaris, 22 juin, O. 302-03. — Les cuirasses des Italiens étaient noires ; il y en a plusieurs centaines à l'arsenal de Soleure.

<sup>3</sup> Bern, in's Feld, 24 juin, O. 314.

<sup>4</sup> Commines, II, ch. IV, cité par Max de Diesbach (la bataille de Morat, 21).

avait vu se réaliser ses vœux les plus chers. Les Suisses avaient délivré la France du plus grand péril qu'elle ait couru depuis la guerre contre les Anglais. Le roi exprima son allégresse en écrivant aux Confédérés : « Très illustres Seigneurs, bien aimés et féaux amis, par la grâce de Dieu, invincibles entre tous les peuples, » pour leur offrir de consolider l'alliance de 1470<sup>1</sup>.

Morat, dans sa ceinture de remparts et de tours, évoque un grand souvenir, car « ce n'est pas un petit honneur pour les Suisses, d'avoir remporté une pareille victoire sur un prince qui avait donné la chasse à des empereurs et à des rois, et qui avait détruit les villes les plus puissantes<sup>2</sup> ». Morat, rappelle la haute et loyale figure du chevalier de Bubenberg, l'indomptable énergie d'un peuple qui veut vivre, « tout le pays alentour en est héroïsé, il prend dans la lumière une grandeur solennelle. Il ne s'en doute guère, paisible comme une force assoupie<sup>3</sup> ». Au pied de ces murs, la nation suisse a pris conscience de sa force, son unité morale s'est affermie. Dans les rangs de cette armée, image d'un peuple en pleine croissance, jeune, ardent, cruel et brutal à ses heures, mais généreux souvent et enthousiaste, la Suisse romande était vaillamment représentée : Fribourg, Neuchâtel, Valangin, le Valais, l'Ajoie, St-Imier, la Neuveville, la Gruyère, Château-d'Oex, Rougemont, les Ormonts, le Vully, Oron, Palézieux, Payerne, Aubonne, et pour la Suisse italienne, la Léventine, ont fait flotter leurs couleurs, le 22 juin 1476, aux côtés de celles des VIII anciens cantons.

Dans notre histoire tourmentée, on constate que le danger commun, la guerre et la victoire ont, plus souvent que la paix, refait et consolidé l'union des Confédérés. Plus que

<sup>1</sup> « Les Suisses, après leurs guerres d'indépendance, n'ont pas cessé, dans les luttes européennes, de combattre pour l'équilibre et la liberté générale : dans l'Empire déjà, contre l'élévation menaçante des premiers Hasbourg ; dans la guerre de Bourgogne, au nom même de l'Europe nouvelle et contre le dernier effort de l'esprit féodal... » (Juste Olivier, le canton de Vaud, II, 1260). Louis XI réussit à empêcher la Franche-Comté d'entrer dans le corps helvétique, comme elle le désirait.

<sup>2</sup> Panigarola, St-Claude, 25 juin.

<sup>3</sup> G. de Reynodd. Cités et pays suisses, II, 245.

jamais, « notre devoir est de rechercher, d'exalter ce qui nous unit, non point ce qui nous divise <sup>1</sup> ». La leçon de Morat, si claire et si émouvante, ne doit pas être perdue.

R. V.

<sup>1</sup> G. de Reynold, ouvrage cité, I. 106.

